

AVIS DE TEMPÊTES

*Bulletin anarchiste
pour la guerre sociale*

10 – 15 octobre 2018



| Tous azimuts |

Qu'y a-t-il de plus troublant que le reflet d'un ciel chargé d'orages sur une mer instable ? Les yeux grands ouverts. Qu'une forêt d'automne aux mille nuances, illuminées par des flammes qui dansent sur la turbine d'une éolienne industrielle ? Imperturbables. Que le soin porté à faire surgir une colère implacable contre la normalité morbide d'un abattoir industriel ? Avec détermination. Que des ombres qui se frayent un chemin dans la nuit des corps endormis, en laissant derrière elles des cendres de l'enfermement ? Sans hésitation. Qu'une montagne lacérée qui emprunte la couleur de sabotages entêtés plutôt que celle du minerai qu'on lui arrache ? En avançant. Qu'un terrain de sport pour cravates et uniformes retourné et transformé en aire d'un autre jeu pour affronter les frontières ? Avec imagination. Que le cri sourd du verre qui se fend sans même un regret murmuré pour les familles des vitrines ? Furtivement. Que l'ancre trop banale d'où partent les filets

technologiques qui finit par être dénichée et calcinée ? Avec attention. Que la diffusion d'attaques destructrices contre mille rouages qui se trouvent juste sous notre nez ? Tous azimuts.

C'est arrivé au col des Salettes et au col de Montgenèvre, à Hotonnes, à Paris et à Nantes, à Besançon et à Kouaoua, à Saint-Martin-d'Hères et à Fresnes, à Lyon et à Limoges, de l'ouest à l'est d'un territoire qui se pense en fier hexagone quand il n'est comme les autres que le réceptacle de notre écrasement quotidien. C'est arrivé contre une éolienne et un terrain de golf, contre un abattoir et plusieurs véhicules de constructeurs de taules, contre plusieurs véhicules d'entreprises du nucléaire ou de la propagande d'État, contre le tapis-roulant d'une mine de nickel, contre l'entrepôt au complet d'un gestionnaire de l'enfermement et contre des voitures de matons, contre une multinationale de l'empoisonnement et contre les

SEPTEMBRE 2018

5/09, Saint-Martin d'Hères (France).

Dans l'Isère, un utilitaire JCDecaux part en fumée, revendiqué par *Briquet-te-s*.

14/09, Offenbach-sur-le-Main (Allemagne).

Trois véhicules de police sont incendiés sur le parking du commissariat. Revendiqué en solidarité avec les compagnons « *dans la forêt de Hambach et en prison* ».

16/09, Madrid (Espagne).

Une dizaine de distributeurs de billets sont sabotés au marteau et au spray. Revendiqué par *Anarquistas* en solidarité avec des compagnons incarcérés en Allemagne, Indonésie et Italie.

17/09, Fresnes (France).

Après les arrestations de sept personnes dans le Val-de-Marne la semaine précédente, accusées de deux des quatre incendies qui ont consumé les voitures de matons sur le parking de la prison de Fresnes depuis mai, la réponse n'a pas tardé. Quatre nouvelles voitures de matons ont flambé, plus deux autres par propagation, et un logement de gardiens a également été endommagé. Ce sont désormais près de vingt voitures de matons qui sont parties en fumée à Fresnes.

17/09, Salzbourg (Autriche).

Quelques jours avant un sommet de l'Union Européenne, des voitures de la société immobilière fédérale (BIG), responsable

bureaux d'un gestionnaire de fibre optique. Voici donc quelques traces, revendiquées ou pas, d'un mois ordinaire placé sous les auspices d'une conflictualité permanente, aussi variée dans ses objectifs que peuvent l'être les tentacules de la domination.

Des traces d'une dimension qualitative toujours présente au sein de la guerre sociale, sans ligne commune, calculs politiques et composition citoyenne, comme autant de points de repères illuminant de leur grain particulier un présent gris comme la pacification. A travers une auto-organisation portée vers l'attaque, sur ses propres bases et temporalités, où chaque individu et ses associations ponctuelles serait à la fois le centre et la périphérie, dans des constellations sans début ni fin. Voici donc quelques traces d'actes qui s'écrivent au présent, tout autour de soi, où demain ne ressemble pas tout à fait à hier lorsqu'on agit directement à la première personne contre tout ce qui nous détruit. Lorsque pour un instant au moins, celui où l'on reprend sa vie en main en réalisant l'action projetée, se brise le continuum d'une reproduction sociale qui nous voudrait tous soumis ou résignés. En tout cas, c'est de cette manière qu'un vent léger est venu porter ces multiples échos de rage et de révolte, gonflant peut-être ici ou là de son air vivifiant les poumons d'autres individus. Alimentant peut-être de son souffle d'autres cœurs battant pour la destruction de ce monde d'autorité et d'oppressions, à travers un *négatif* qui ne demande qu'à être nourri, développé et approfondi par chacun.



Il est fort heureux qu'une partie des subversifs et le pouvoir ne parlent pas la même langue, que ce dernier ne soit pas toujours en mesure de comprendre le sens des actes d'antagonisme, ni d'en saisir la logique ou d'en déchiffrer le mode. En tout cas pas tant que ce seront des individus capables de cultiver leur propre monde qui en seront les protagonistes, quoi qu'on puisse par ailleurs penser de ce dernier. En poussant le raisonnement un peu plus loin, on se rend facilement compte que le pouvoir et ses défenseurs ne cherchent de toute façon pas véritablement à comprendre l'autre côté de la barricade, mais uniquement à le cerner pour mieux l'isoler, le réprimer et si possible l'anéantir. En tout cas dès que celui-ci sort des cadres du dialogue et de la politique, dès qu'il n'y a plus de voie de communication commune possible, mais seulement une *alté-*

rité aussi irréductible qu'entre l'autorité et la liberté. Certes, il est vrai qu'on ne regarde jamais qu'avec ses propres yeux, qu'avec sa propre *perspective*, une perspective pour notre part sans cesse à élaborer, projeter et expérimenter, et que la manière dont on le fait conditionne déjà en partie notre agir. D'où l'importance de cultiver cette petite chose si précieuse qui se nomme singularité, afin justement de pouvoir *regarder ailleurs et autrement*, une singularité qui n'a rien à voir avec le panel de cerveaux et de cœurs différemment identiques que nous impose ce monde. Si de notre côté c'est donc un effort permanent pour essayer de se départir de tout ce qui nous conditionne au quotidien (pensons par exemple au travail ou à la technologie), parce que tout a été bâti et pensé contre nous (pensons à notre environnement ou à notre sensibilité), de l'autre côté c'est une difficulté d'un tout autre type qu'ils rencontrent : tenter de saisir une dimension hostile qui leur échappe. Un travail notamment mené par des armées de spécialistes, universitaires, psychiatres, journalistes ou criminologues, afin d'affiner les techniques du pouvoir pour trier et faire rentrer dans le rang celles et ceux qui leur semblent récupérables et réintégrables. Quant aux autres, ils sont à éliminer à froid ou à chaud.

En matière d'actes eux-mêmes, il n'en va pas autrement, comme on a pu l'observer ces derniers temps. Et la présence d'un communiqué de revendication ne change pas toujours la donne. Laissons donc tomber un moment le débat entre ceux qui l'estiment indispensable pour clarifier la perspective, courant alors le risque de renvoyer chacun soit à l'approbation soit au silence pour ne pas aider la répression, et ceux qui estiment qu'un acte peut continuer à exister au-delà des intentions spécifiques de ses auteurs – appartenant alors aussi directement à toutes celles et ceux qui le partagent –, ou qui n'ont simplement rien à rajouter à leur action en plus des dégâts occasionnés à l'ennemi. Car lorsque l'État et ses larbins veulent voir le loup, ils le trouvent à coup sûr, quitte à chausser leurs grosses lunettes. Suite à l'attaque contre l'abattoir d'Hotonnes (Ain), la propriétaire dépitée d'avoir été allégée du poids de sa tâche lucrative, s'est ainsi répandue dans la presse en jugeant le communiqué non crédible, taxant même les anonymes *Lune Blanche/Meute noire* de récupérateurs opportunistes parce que leur texte était trop ceci et pas assez cela, selon cette grrrande experte.

de la construction de la prison à Puch, ont été incendiées, tandis que les vitres du bureau des impôts ont reçu des pierres et de la peinture. Revendiqué loin des manifestations annoncées sous étroite surveillance policière, « *ne jouons pas dans les règles des puissants.* »

18/09, Flensburg (Allemagne). En solidarité avec l'occupation de la forêt de Hambach, un commissariat est attaqué avec des pierres.

19/09, Leipzig (Allemagne). Un utilitaire de l'entreprise *Siemens* est incendié pour la collaboration de cette entreprise allemande avec le régime turc d'Erdogan.

21-23/09, Ceriano Laghetto (Italie). En Lombardie pour la fête de la *Legg*, ses affiches sont barrées d'un « *annulé* », et une vingtaine de voitures de participants sont endommagées.

22/09, Angers (France). Le côté festif de la manifestation contre l'extrême-droite et leur QG, *L'Alvarium* a bien été au rendez-vous : les vitres de plusieurs banques sont éclatées (avec un départ de feu dans une *BNP*), les murs couverts de tags et plusieurs véhicules de police sont caillassés.

23/09, Hambourg (Allemagne). Un groupe de solidaires contre la répression attaque les bureaux du procureur avec des pierres et de la peinture. Pour couvrir leur retraite, ils

incendient quelques pneus pour bloquer la circulation dans la rue.

24/09, Corbeil-Essonnes (France).

La mairie annexe, située au beau milieu du quartier des Tarterêts, est détruite par un incendie volontaire. La semaine précédente, l'État inaugurerait en grande pompe, devant ce même bâtiment son nouveau plan national sécurité des quartiers, baptisé « *Reconquête républicaine* ».

22-23/09, Col de Montgenèvre (France-Italie).

Lors du week-end contre les frontières nommé *Passamontagna*, des centaines de personnes affrontent les gendarmes à coups de pierres, tandis que le terrain de golf situé entre Montgenèvre et Clavière est saccagé : un symbole anarchiste est dessiné dans la pelouse, qui est retournée à de nombreux endroits. Ses canalisations sont sabotées, ainsi que le canon à neige. D'autres actes ont ciblé le télésiège de *La Coche* à Clavière.

24/09, Düsseldorf (Allemagne).

Des câbles sont incendiés le long des voies reliant le centre-ville à l'aéroport situé à l'extérieur. Plus aucun train ne circule pendant quelques heures. Une revendication situe ce sabotage dans le cadre de la lutte contre les déportations de sans-papiers.

25/09, Plaisir (France).

Dans les Yvelines, quatre sans-papiers parviennent à s'évader

Qui ne veut pas accorder de crédibilité à un communiqué ne le fera de toute façon pas (*et réciproquement*), un peu à l'image du pourfendeur de Blacks Blocs après le contre-sommet de Gênes en 2001 et candidat malheureux aux élections municipales, Serge Quadruppani, qui dans un livre récent sur « *le monde des Grands Projets* » continue d'annoncer que les premières attaques de 1996-97 contre le TAV en Val Susa (dont une partie fut revendiquée) relevaient certainement d'une collaboration entre l'extrême droite et les services secrets ! Misère du complotisme et de la diétrologie. A l'inverse, suite à l'attaque contre Eiffage à Saint-Martin-d'Hères (Isère), il a surtout été question d'« *anticapitalistes* », d'« *anarcho-libertaires* » et autres épithètes fleuris, et ce indépendamment d'un communiqué pourtant sorti dans la foulée. A cette occasion, le pouvoir souhaitait avant tout relier cette attaque à d'autres, revendiquées ou pas, récentes ou passées, proches ou lointaines, en fonction de ses propres critères (géographiques, thématiques), ce qu'il fit en effaçant ou déformant son contenu. De la même façon en somme qu'il peut délibérément passer sous silence nombre d'attaques en tout genre, qu'elles soient suivies de textes ou pas, selon ses *impératifs de gestion* de l'ordre social et de la paix des marchés.



Bien entendu, le reflet que nous renvoie le pouvoir n'est pas la chose la plus intéressante au monde pour qui n'entend ni se mirer dedans ni dialoguer avec lui, mais le détruire sans médiation. Mais aussi parce que les miroirs déformants du pouvoir ne sont qu'une prison de plus pour tenter de nous contraindre à regarder avec ses yeux, à penser avec ses catégories, à rêver avec son projet. Cela ne fait que souligner davantage la nécessité de faire vivre dès aujourd'hui, dans les luttes comme dans les attaques, dans les discussions comme dans les solidarités, à travers notre éthique et nos refus, *un monde qui soit notre, qui nous soit propre*. Face aux miroirs déformants du pouvoir comme face à leur symétrie renvoyée par les autoritaires (contre-culture du lundi matin ou contre-pouvoir de l'efficacité politique), imbibée de dialogue conflictuel et de compromis tactiques avec l'État, ce « *notre* » ne peut qu'être un « *autre* ». Un *autre* qui ne soit basé ni sur une composition avec l'existant ni sur la masse. Un *notre* qui ne soit pas unique comme un parti ou triste comme un syndicat, mais au contraire

libre et sauvage comme une multiplicité d'individualités en guerre contre le pouvoir.

Dans ce sens, l'expérimentation et le développement d'une méthode de lutte proposant une diffusion des attaques plutôt que leur concentration, à partir de petits groupes mobiles et autonomes qui mènent des actes plus destructifs que symboliques, n'est pas la moindre des réjouissances portée par ce petit vent d'automne. Au sein de cette hétérogénéité, la question de la projectualité *-des projets-*, demeure bien sûr ouverte pour beaucoup, mais on ne peut l'empêcher de revenir une fois de plus sur la table. Dans un monde en guerre contre le vivant, où la dépossession généralisée avance chaque jour à coup de technologie et d'abrutissement rampant, où les différents aspects de la domination traversent une période de restructuration qui les rend aussi moins stables, les attaques diffuses constituent en effet un élément indispensable à toute projectualité subversive, mais elles ne l'épuisent pas pour autant.

Ainsi, sauf à considérer que ces actes peuvent se suffire à eux-mêmes comme des étincelles ou des signaux dans la nuit, on pourrait par exemple se demander comment *aller plus loin encore ? Comment*, dans le cadre d'une hypothèse insurrectionnelle ayant recours à des actes diffus, ces derniers peuvent contribuer à une telle rupture, seule à même de commencer à bouleverser réellement l'existant ? Ou encore, plus largement, *comment* des offensives dont l'objectif serait d'être plus incisives peuvent nécessiter d'aller au-delà des possibilités restreintes de chaque groupe autonome ? *Comment* imaginer à partir de tous ces espaces informels et de ces constellations dont la matérialité des attaques n'est qu'un aspect, des projectualités ne reposant pas que sur la seule multiplication de groupes ou d'efforts, par exemple à travers propositions, informations, coordinations ou réfractions directes et indirectes ? Voilà en tout cas de vieilles questions d'actualité qui se sont déjà posées plusieurs fois depuis les années 70 (pour ne pas remonter à la fin du XIXe siècle) aussi bien aux groupes autonomes et affinitaires de l'époque qu'aux différentes constellations anarchistes, et continuent toujours d'agiter les cœurs et les bras de nombreux compagnons à travers le monde. Des questions qui trouveront certainement des réponses en continuant d'alimenter les vases communicants entre idées et actions.

du centre de rétention (CRA) en passant par une porte arrière du bâtiment puis à travers les fils de fer barbelés.

25/09, Leipzig (Allemagne). En solidarité avec l'occupation à Hambach, un dépôt de l'entreprise *Boels* est pris pour cible. Un utilitaire brûle dans l'enceinte, mais l'intervention rapide des pompiers évite que d'autres engins incendiaires fassent leur travail destructeur.

25/09, Lyon (France). Dans le 9e arrondissement, une partie des vitrines du siège de la société pharmaceutique *Bayer AG* sont détruites à coups de masse. Revendiqué par *Quelques lucioles*, notamment « *Pour que leurs poisons sortent de nos assiettes, pour que leurs maladies sortent de la terre et de nos corps. Et parce que la démission d'un ministre et les marches pour le climat ne changeront rien, nous appelons à ce que l'écho de cette modeste attaque continue de résonner. Sur les vitrines et dans les cœurs. Direct Action For A Better Life.* »

27/09, Bruxelles (Belgique). Le matin, trois cents banquiers de toute l'Europe se réunissent dans l'auditoire de la *Banque Nationale* à l'occasion d'un événement organisé par la *Fédération Européenne des Banques*. Tout à coup, à 10h30, la paix sanglante des marchés financiers est brusquement interrompue : cachés sous les sièges des banquiers, six « *réveils faisant penser à des bombes à retardement* » sonnent un même temps.

Toute la *Banque Nationale* est évacuée et restera fermée toute la journée grâce à ce sabotage sonore d'un sommet de la haute finance.

27/09, Athènes (Grèce).
Le *Groupe anarchiste catastrophe/cellule feu noir* revendique une attaque incendiaire datant de début septembre contre un concessionnaire *Ford* : six véhicules ont été brûlés dans le showroom.

27/09, Athènes (France).
Pendant la nuit, les vitres de deux bijoutiers et d'un magasin de vêtements *Lacoste* sont brisées, en réponse à l'assassinat de Zak Kostopoulos, tabassé à mort par un bijoutier et d'autres commerçants. Les magasins visés se trouvaient à côté de la bijouterie où Zak a été tué. D'abord présenté comme une tentative de braquage, il semble plutôt que Zak ait été agressé par les commerçants parce qu'il était trans.

28/09, Hotonnes (France).
Dans l'Ain, les flammes ravagent plus de 2000 mètres carrés des abattoirs *Gesler*. Huit départs de feu ont réduit en cendres l'entrepôt de salaison, l'atelier de découpe, les bureaux et plusieurs camions frigorifiques. Dans un communiqué, *Lune Blanche, Meute Noire* précise notamment « *notre but ici est de replacer l'antispécisme dans une optique de conflictualité permanente avec toutes les autorités. Ce monde tue les mauvaises vaches. Pour la propagation d'un chaos qui*



« Astr. : *Azimuth* tire son origine du mot (as-)simt (« le chemin ») en langue arabe, devenu acimut en espagnol (fin XIIIe siècle), puis azimuth en français (1544, 1751). Il est depuis devenu synonyme de « direction ». Une « arme tous azimuths » est une arme qui tire dans toutes les directions, et une « défense tous azimuths » peut intervenir contre les attaques venues de tous les côtés. »

Un dictionnaire quelconque

Face à nous, nous n'avons pas que le pouvoir et ses sbires, opérant à travers un double mécanisme de participation/intégration et de répression/exclusion, accompagnés des faux-critiques qui entendent s'y substituer (par le bas ou par le haut). Nous avons aussi toute une cohorte de citoyenistes indignés qui entendent modifier certains aspects du pouvoir tout en conservant l'essentiel, de démocrates radicaux qui entendent le critiquer pourvu que la violence reste collective et stratégique, et de prêtres qui prônent la révolution tout en reculant à chaque fois devant les actes de rupture qu'elle requiert, surtout lorsqu'ils se produisent ici et maintenant plutôt que dans un lointain passé ou un ailleurs exotique. Autant d'adversaires qui n'hésiteront pas à condamner, étouffer ou récupérer ces actes, quand ils ne le font pas déjà.

Pour que les attaques sans médiation continuent de se diffuser sans devenir un feu de paille trop vite asphyxié, en plus de « *les multiplier si bien que nos marges restent impénétrables à toute cartographie journalistique, inextricables pour toute hypothèse policière* » comme le proposait un texte récent, il nous semble tout aussi indispensable de leur donner plus d'oxygène. D'une part en défendant chacun à sa manière celles que l'on partage face aux silences gênés du pouvoir comme de ses opposants. D'autre part en affinant sans cesse les méthodes pour qu'elles puissent devenir toujours plus tranchantes, tout en ouvrant des espaces de débat qui peuvent enrichir les perspectives de chacun sans écraser la diversité.

En somme, face à tous les fossoyeurs de l'action directe anti-autoritaire, minoritaire ou individuelle, il est plus que temps de prolonger *tous azimuths* à la fois les actes, mais aussi d'approfondir leurs possibles.



| Perdus entre les miroirs |

« Notre ennemi dessine notre visage.
Cette vérité fait peur. »

Ce que nous sommes a en général rien de très spontané et de naturel. C'est avant tout le résultat du conditionnement séculaire imposé par l'organisation sociale. La société où nous vivons – autoritaire, capitaliste, techno-industrielle – produit les personnes dont elle a besoin. Elle en projette le modèle, le fabrique en série, en formate la mentalité, concédant au mieux quelques variations de nuances (tant qu'elles restent enregistrées). L'objectif est de produire le type de personnes dont cette société a besoin pour fonctionner, c'est-à-dire le citoyen soumis, conformiste, qui croit aux mythes nécessaires pour l'État (« démocratie », « travail », « progrès »).

Mais puisque personne n'aime se considérer comme un automate, tous se pensent comme des êtres autonomes. Si nous votons pour quelque parti, ce n'est pas parce qu'on croit aux mensonges de la propagande ; c'est parce qu'on croit vraiment que les politiciens sont à notre service exclusif. Si nous achetons les derniers biens lancés sur le marché, ce n'est pas parce qu'on mord à l'hameçon de la publicité ; c'est parce que certains entrepreneurs ont enfin compris quels sont nos véritables désirs. Si nous sommes riches en prothèses technologiques, ce n'est pas parce que nous sommes pauvres en capacités humaines ; c'est parce que nous profitons d'une technique qui sert à améliorer la vie.

« *Même l'homme difforme trouve des miroirs qui le rendent beau* », a écrit Sade. La traduction en italien ne permet malheureusement pas de rendre pleinement la nuance de sens présente dans les mots du plus scandaleux penseur des Lumières, qui n'utilise pas le mot médiéval *difforme* (« *qui n'a ni forme ni proportions naturelles* », et se réfère avant tout au corps humain), mais le mot *contrefait*. Or, ce terme signifie « *mal conformé, mal construit* » et dérive du verbe *contrefaire*, c'est-à-dire « *reproduire par imitation, imiter frauduleuse-*

refuse de choisir entre l'amour et la violence. »

28/09, Col de Salettes (France).

Dans le Tarn, une éolienne (turbine et pales) du parc éolien de Sauveterre part en fumée. Revendiqué, notamment en proposant de « *s'affranchir de nos postures de réaction, d'obstruction, pour mener l'offensive selon nos propres désirs et temporalités, contre les dominants, leurs rapports sociaux, et leurs machineries.* »

29/09, Dresde (Allemagne).

Un véhicule de *Siemens* est incendié pour la collaboration de cette entreprise avec le régime d'Erdogan, dont la récente conclusion de contrats pour construire des éoliennes et une ligne de TGV en Turquie.

29/09, Strasbourg (France).

Le bar de fachos identitaires *L'arcadia* est attaqué par une vingtaine de personnes cagoulées : bris de vitrine et locaux gazés.

30/09, Crémone (Italie).

Le local de la *Lega* reçoit un molotov contre une de ses fenêtres. Dégâts légers.

30/09, Thessalonique (Grèce).

Pendant la nuit, six molotovs sont lancés contre le consulat général de Turquie, ciblant notamment les policiers en faction pour protéger l'immeuble.

30/09, Mettmann (Allemagne).

Les vitres des bureaux d'*Innogy Service*, une société de conseil énergétique de

RWE, sont brisées dans le cadre des journées d'action décentralisées contre la mine de lignite de Hambach.

OCTOBRE 2018

1/10, Willich (Allemagne).
Les 1.200 mètres carrés du hangar-magasin de l'entreprise de location de machines *Boels* partent en fumée pendant la nuit. Les dégâts sont importants. *Boels* fournit des machines pour l'évacuation du forêt de Hambach.

1/10, Cogliate (Italie).
Le local de la *Lega* (au pouvoir) perd ses vitres dans la nuit, tandis que l'intérieur est saccagé.

2/10, Reims (France).
Dans la Marne, pendant que le maire et ses sous-fifres s'évertuent à vendre leurs bonnes actions au cours d'une réunion de quartier, des inconnus brisent sur le parking le pare-brise de la voiture de fonction du premier édile et crèvent les pneus de celle de la *Direction de la démocratie locale*.

2/10, Cologne (Allemagne).
Jets de pierres et de peinture contre une antenne du syndicat *IGBCE* (Chimie & Énergie), attaque accompagnée d'une lettre aux ouvriers à propos de la lutte à Hambach, du nucléaire, etc.

2/10, Leipzig (Allemagne).
Tôt le matin en sortant de chez lui, un membre du Conseil municipal, Enrico Böhm, nazi notoire, est attaqué par cinq personnes masquées qui le rouent de coups et lui

ment ». La phrase de Sade a donc une autre interprétation possible, plus proche du français : *même l'homme contrefait trouve des miroirs qui le rendent beau*.

Tandis que l'être humain qui brille d'une authentique beauté est celui qui refuse toute intégration à la norme sociale et crée sa propre vie en en faisant une œuvre unique, l'être humain contrefait est celui fabriqué en série par la société. Dénué d'originalité, de sa propre lumière, programmé pour accomplir une fonction... mais qui veut à tout prix se considérer comme beau, véritable, spontané, libre. Si une contradiction aussi éclatante était impossible à cacher à l'époque de Frankenstein, l'homme créé ex-nihilo dans le laboratoire scientifique de la fin du XIXe siècle, elle a aujourd'hui tous ses papiers en règle pour passer inaperçue. Parce que plus d'un siècle de progrès technologique a entretemps créé l'humanité nécessaire, prête à croire en une telle absurdité.

Il s'agit d'une mutation d'interprétation colossale qui ne peut se produire du jour au lendemain, mais prend des années, des décennies, voire des siècles de préparation. Parce qu'il faut travailler à fond l'esprit humain, supprimer et inverser les bases de la culture qui lui avait été transmise, effacer les anciennes valeurs accumulées au cours de l'histoire pour les remplacer par d'autres, opposées. Une opération qui est évidemment plus facile à faire là où le terrain est vierge, sans trop d'obstacles. Il n'est donc pas étonnant que le berceau de la civilisation technologique soit les États-Unis, un continent qui après s'être débarrassé de la présence de la plupart des tribus sauvages, a été colonisé de fond en comble par ceux qui fuyaient différents pays, aux cultures les plus disparates. Débarquant sur une nouvelle terre après avoir abandonné leur passé, qu'ont-ils trouvé devant eux ? Aucune ville ou infrastructure déjà prête parce que léguée par d'autres, aucune coutume ou utilisation commune à respecter ; tout à construire, tout à organiser, tout à faire fonctionner. Et il fallait le faire tout de suite. L'humanisme qui s'attarde sur la distinction éthique entre le juste et l'erroné devait donc céder le pas au pragmatisme qui s'empresse d'utiliser la technique la plus efficace et la plus pratique.



Pour mieux comprendre les conséquences de cette gigantesque transition culturelle, on peut se faire accompagner par un de ses premiers témoins et critiques, immunisé contre toute contamination subversive, l'essayiste italien Guglielmo Ferrero. Premier étudiant, puis collaborateur, et enfin gendre du célèbre fondateur de l'École italienne de criminologie Cesare Lombroso, Ferrero fut invité par le président Roosevelt aux États-Unis en 1903 pour y tenir des conférences historiques. Son séjour prolongé, fruit de plusieurs voyages, lui a permis d'observer de près ce Nouveau Monde si différent du vieux continent en culture et en habitudes. De retour en Italie, il rendit compte de ses impressions dans des conférences et des publications. En 1913, il publia *Entre les deux mondes*, dialogue imaginaire entre les passagers d'un navire parti d'Europe pour se diriger vers les États-Unis, tandis que ses conférences furent rassemblées en 1918 dans *La vieille Europe et la nouvelle* (la première encore attachée à l'excellence des choses, la seconde déjà fascinée par leur abondance).

Dans son travail, Ferrero observe le passage de témoin entre deux civilisations historiques opposées. D'un côté la civilisation européenne issue du monde classique – inextricablement liée aux antiques Rome et Athènes – avec son culte du beau, du juste et de l'idéal ; une civilisation qu'il définit comme *qualitative*. D'un autre côté la moderne civilisation industrielle dont New York est la capitale – avec son enthousiasme pour tout ce qui est efficace, rapide, pratique – ; une civilisation *quantitative*. Ce passage a été accéléré et scellé par un événement historique majeur, cette Première Guerre mondiale qui vit pour la première fois aussi bien l'emploi massif d'armes redoutablement destructrices que l'armée américaine envahir l'Europe. À la fin du conflit, écrit Ferrero, « *Le monde a basculé. Le visage de toutes choses a été défiguré. L'humanité ne se reconnaît plus elle-même... Les idées se confondent dans les esprits ; les formules sont renversées à chaque instant ; et seuls les contre-sens ont encore un sens dans un monde renversé sur lui-même* ».

Une confusion venue du fait que « *la vieille Europe jugeait comme des symptômes de décadence de nombreux faits que la grande industrie impose aujourd'hui comme des progrès : l'augmentation maximale des besoins et des moyens pour les satisfaire* ». Pour le vieux conti-

balencent du gaz au poivre dans la gueule.

3/10, Echirolles (France). En Isère, plusieurs incendies sont allumés sur un chantier, jusqu'en haut de la cabine d'une grue, fortement endommagée.

4/10, Düsseldorf (Allemagne). Pour sa participation à l'évacuation de la forêt de Hambach et sa collaboration avec l'entreprise énergétique allemande RWE, l'entreprise *Wasel* est attaquée. Dans l'enceinte de l'entreprise, un camion-grue est incendié, tandis que cinq autres engins incendiaires à retardement sont retrouvés par les pompiers sous d'autres véhicules. Revendiqué par *Carpe noctem*.

4/10, Paris (France). Dans le 17e arrondissement, une voiture du constructeur de prisons *Bouygues* est incendiée. Revendiqué en solidarité avec le compagnon incarcéré Krem, des anarchistes de Russie et les manifestants de Bâle en procès.

5/10, Patras (Grèce). Le commissariat central à Ermou est attaqué avec des molotovs. Plusieurs véhicules de police ou appartenant à des flics sont incendiés, une guêrite est enveloppée par les flammes.

8/10, Upsala (Suède). Une école secondaire est complètement détruite par un incendie volontaire. 400 élèves en sont enfin dispensés.

8/10, Barcelone (Espagne).
Plusieurs vitres d'une agence immobilière sont brisées en solidarité avec l'occupation du centre social *Ka La Trava*, menacé d'expulsion, et contre la gentrification.

8/10, Saint-Martin-d'Hères (France).
Dans l'Isère, un entrepôt de 2 000 mètres carrés du constructeur de prisons *Eiffage* est incendié. Sept poids lourds, quatre véhicules utilitaires et un chariot élévateur, ainsi que la majeure partie des locaux où était entreposé du matériel de chantier partent en fumée. Revendiqué par des *Renard.e.s*, qui précisent notamment « *nous tâchons de mener l'offensive contre tout ce et ceux qui programment, produisent et administrent les taules. A tous les mutins, à toutes les mutines, Rage et courage pour saccager nos cages !* »

10/10, Kouaoua (France).
En Nouvelle-Calédonie, onzième attaque incendiaire depuis le début de l'année contre le tapis roulant de la mine de nickel (nommé « *La Serpentine* »), qui ondule sur onze kilomètres entre la montagne et la mer. Cette fois 200 mètres sont partis en fumée.

10/10, la Planche des Belles Filles (France).
En Haute-Saône, un engin de chantier est incendié et d'autres véhicules régulièrement endommagés, sur le chantier pour bitumer une route de montagne qui

nent en effet, la valeur de l'existence « *ne réside pas dans la suprématie industrielle ni dans la richesse ; ce sont d'autres vertus et qualités qui concourent à donner beauté, noblesse et dignité à la vie, qui ne dépendent pas et sont même souvent ennemies du progrès moderne.* »
Le passé et le présent semblent donc irréconciliables, un constat sur lequel Ferrero s'attarde longuement, en le répétant à plusieurs reprises au cours de son travail, dont il convient peut-être de citer un extrait* : « La lutte de la quantité et de la qualité est partout autour de nous. Cette lutte est l'essence même de la civilisation moderne. Oui, deux mondes vivent et se battent au sein des temps ; mais ce ne sont pas l'Europe et l'Amérique, ce sont la quantité et la qualité ; et en se battant, elles sèment à ce point la confusion dans les idées des hommes que nous ne sommes pas en mesure de définir le progrès. Pourquoi affirmons-nous maintenant que le monde progresse, à présent qu'il régresse ? Parce que notre époque a beaucoup augmenté la quantité de toutes choses, mais au détriment de la qualité ; de sorte que les choses semblent progresser ou diminuer selon que nous les jugeons en fonction de la quantité ou en fonction de la qualité. Nous n'y comprenons plus rien, parce que nous confondons constamment les deux mesures – quantité et qualité – en les utilisant à l'aveuglette. »

Il est facile de se rendre compte à quel point Ferrero, aux sympathies socialistes modérées, était complètement incapable de voir l'absence de freins sous une autre forme que celle de la tyrannie. C'est pour cela qu'il attribue à la soif de liberté générée par la Révolution française la responsabilité principale de cette transformation dégradante. Prométhée libéré est un Prométhée déchaîné, dont le feu soustrait à l'occulte contrôle des dieux finira par consumer le monde. Selon lui, le passage entre qualité et quantité est un état des choses irréversible : « *pouvons-nous espérer que la qualité revienne gouverner les hommes comme par le passé ? Que la beauté antique rentre triomphante, comme une reine, dans le monde élargi et secoué par la machine ? Il faudrait que les hommes préfèrent à nouveau l'excellence à l'abondance. Mais qui parmi nous pense que puissent séjourner aujourd'hui les esprits d'une doctrine – ou religieuse ou politique ou philosophique – qui impose à tous les ordres sociaux la restriction des besoins, des désirs, du luxe ? Et alors, tant que le nombre, comme les besoins et les aspirations des*

hommes croîtront ; tant que les particuliers et les États céderont aussi facilement à la volonté d'effectuer plus de dépenses, la quantité agrandira son empire sur terre, l'accroissement des richesses servira comme seule mesure certaine du progrès, et à l'art et la morale ne restera d'autre espace que le peu dont les hommes n'auront pas besoin pour s'ingénier à fabriquer des machines plus rapides. »

Aux nostalgiques de la morale et de l'air pur de Rome et d'Athènes ne reste ainsi qu'à continuer à aller de l'avant avec un regard tourné en arrière, « *non pas pour ressusciter un passé qui est mort et ne peut pas renaître : mais pour retrouver dans la confrontation entre le passé et le présent la conscience, aujourd'hui presque entièrement perdue, de certaines normes de vie, qui ne peuvent être violées sans aller à l'encontre de la raison même des choses.* »



Cette conscience perdue trouvera au cours des décennies suivantes bien d'autres voix pour la défendre, connues et moins connues. En 1932, un connaisseur de la pensée de Ferrero, l'anglais Aldous Huxley, publia *Le meilleur des mondes* (*Brave new world*), un roman sur les conséquences déshumanisantes d'un progrès scientifique en mesure de forger la société (à travers les technologies reproductives et le contrôle mental).

A partir de la moitié des années 30, l'obscur penseur Bernard Charbonneau, qui influencera le travail de son ami Jacques Ellul, commence à entreprendre sa critique pluridécennale de la société industrielle, de la technocratisation de la vie sociale, sans oublier la « grande mutation » humaine qui en découle.

En 1948, un ex-élève de Huxley, George Orwell, commence à écrire son célèbre roman *1984* sur une société totalitaire dominée par une pensée unique, surveillée par des écrans omniprésents, où les savoirs sont réécrits en permanence, et où les êtres humains poussés à s'adapter aux normes sociales ont perdu toute individualité. Le titre original du livre était *The Last Man In Europe* (Le dernier homme d'Europe).

En 1956, le philosophe Günther Anders, rentré en Europe après un long exil passé aux États-Unis, s'inspira de ses expériences pour montrer dans son maître-ouvrage, *L'Obsolescence de l'homme* (*Die Antiquiertheit*

servira d'arrivée au Tour de France 2019.

11/10, Liège (Belgique). Lors d'une réunion des néonazis de *Nation* dans un bar, des inconnus balancent un molotov contre sa vitrine.

11/10, Châtel-sur-Moselle (France).

Dans les Vosges, plusieurs vitres et la porte de la gendarmerie sont brisées à coups de masse.

12/10, Limoges (France).

En Haute-Vienne, un incendie ravage les bureaux d'une des entreprises situées à Ester Technopole, *Axione*, sous-traitante de l'État en charge de l'exploitation et de la commercialisation du réseau numérique (fibre optique dans le Limousin). L'incendie, « criminel » selon le parquet, a aussi endommagé les locaux de *BPI France* (Banque Publique d'Investissements qui finance les start-ups) situés à côté, et a touché des installations de *SFR*, privant toute la ville de téléphone.

12/10, Besançon (France).

Dans le Doubs, huit véhicules sont incendiés dans divers quartiers, dont un d'*Engie* (collaborateur au système carcéral et du big data), deux d'*Enedis* (un véhicule utilitaire et un camion) et une voiture des journaliers de l'*Est Républicain*.

12/10, Paris (France).

Dans le 19^e arrondissement, un utilitaire du constructeur de taules *Vinci* et une voiture de chasseurs de pauvres et de sans-papiers *SNCF* sont

incendiés. Revendiqué avec
« une pensée pour Krème, pour
le compagnon incarcéré pour
l'incendie de la gendarmerie de
Limoges, pour les anarchistes
qui passent en procès en Italie
(Scripta Manent et Panico). Vive
l'anarchie, vive la liberté ! »

13/10, Charleville-Mézières
(France).
Dans les Ardennes, la *Maison
des associations* en cours
de rénovation, vitrine de la
politique municipale, est
saccagée : fenêtres du rez-de-
chaussée, prises électriques et
murs en plâtre défoncés.

13/10, Ala (Italie).
Dans le Trentin, un engin
rudimentaire explose devant
le local de la *Lega* la veille
du meeting de Salvini en
ville. L'entrée du local est
entièrement détruite.

15/10, Romagne (Italie).
Dix caméras de
vidéosurveillance sont
mises hors service (coupées,
démontées ou obstruées).
Revendiqué, notamment
« pour la multiformité d'attaques
joyeuses et destructrices » et
en solidarité avec tous les
anarchistes incarcérés dans le
monde.

16/10, Paris (France).
Dans le 17^e arrondissement,
quatre voitures du balanceur de
sans-papiers *La Poste* partent
en fumée.

16/10, Nantes (France).
Un camion du constructeur de
prisons *Spie* part en fumée.
Revendiqué par *Un enragé contre
l'État et ses larbins*, notamment
pour la « Liberté pour toutes et
tous, avec ou sans papiers ! »

des Menschen), un homme rendu obsolète par une civilisation technologique dont il est victime et prisonnier. Privés d'une unicité explosée en multiples fragments qui n'expriment chacun qu'une fonction spécifique, les individus modèlent leur être sur celui des marchandes et des machines.

Depuis lors, la pensée critique face au progrès, tout en persistant dans le temps, s'est peu à peu affaiblie. Non pas en vertu de ses erreurs, mais de ses raisons. Tout simplement, ceux qui naissent et grandissent dans une société déjà totalement dominée par la technologie ont toujours plus de mal à la remettre en question. N'ayant jamais vécu ailleurs, ils n'ont pas de points de comparaison immédiats et tendent à la percevoir comme quelque chose d'inné à quoi on ne peut renoncer. Aujourd'hui par exemple, à un siècle de distance du temps où Ferrero exposa ses critiques, le souvenir même du monde de la qualité à presque entièrement disparu, tandis qu'à sa place règne sans partage celui de la quantité. L'avènement du troisième millénaire a été de plus en plus marqué par des innovations technologiques en mesure de bouleverser aussi bien la transmission du savoir (la naissance de Google date de 1998 et celle de Wikipedia de 2001) que la façon de se relationner (la naissance de Facebook date de 2004, celle de Twitter de 2006 et celle d'Instagram de 2010).

La société techno-industrielle contemporaine produit ainsi les usagers dont elle a besoin pour s'étendre : des êtres humains au langage réduit, qui déambulent sans regarder où ils vont parce qu'envoûtés par leur smartphone, privés de mémoire, sans profondeur de pensée, incapables de se concentrer, obsédés par le besoin d'obtenir l'approbation des autres, ne prêtant aucune attention au sens des choses dites et faites mais uniquement au nombre de choses qu'ils disent et font. Et il ne s'agit pas seulement de citoyens fidèles aux institutions, mais aussi de ceux qui voudraient les mettre sens dessus dessous. Jusque chez ces derniers on peut observer la même emphase quantitative, la même mutation de comportements présents chez n'importe qui. Peut-être parce qu'aller dans le sens du courant est beaucoup moins fatiguant que désertir une réalité sociale omniprésente ? Evidemment, même les subversifs contrefaits trouvent des miroirs qui les font paraître beaux. Et ils les trouvent dans les mêmes cristaux liquides pré-sélectionnés par leurs ennemis.



Prenons par exemple la classique analyse sur l'évolution de l'idéologie du travail. Il est de coutume de faire commencer l'époque de la production industrielle de masse en 1913, année où Henry Ford imagina pour son usine d'automobiles la première ligne de montage de l'histoire (la coïncidence veut que ce soit également l'année où parut le premier livre de Ferrero contre le progrès). La production en série, la planification attentive et la séparation des tâches, une discipline rigide anesthésiée par quelques miettes, tout cela garantissait une efficacité et une rapidité d'exécution destinées à augmenter au maximum le rendement. Ce modèle industriel continua pendant des décennies, tant que les progrès technologiques ne permirent pas de le dépasser – mais peut-être serait-il plus juste de dire de l'accompagner – avec une production diversifiée. Les chefs d'entreprise n'étaient plus obligés de vendre des marchandises identiques pour tous, ils pouvaient désormais les produire en fonction des exigences des clients. L'automatisation hypertechnologique permettait également d'alléger les structures productives, qui pouvaient être dispersées dans les pays disposant de la main d'œuvre la plus avantageuse : tout cela ne fit que gonfler les rangs des chômeurs dans cette partie-ci du monde.

Un tel changement historique de l'organisation productive devait par la force des choses être accompagné par un changement de mentalité. Une fois le poste de travail fixe devenu une chimère – celui auparavant considéré comme l'aspiration maximale du travailleur, synonyme de sécurité, premier pas d'une carrière et producteur d'une véritable identité spécifique –, ce sont les joies de la flexibilité qui ont été vantées. S'il veut un travail, l'être humain doit accepter de changer de poste

en permanence, de changer de domicile en permanence, de changer de salaire en permanence, et le tout sans broncher. S'infléchir, se modifier, l'exact contraire de ce qui était demandé à l'ouvrier du siècle dernier. Les idéologues du travail ont ainsi commencé à exhorter les millions de sans-travail à savourer la beauté du changement par rapport à l'horreur de la stabilité, l'aventure du poste précaire par rapport à l'ennui d'un poste fixe, la richesse inhérente à l'expérimentation de multiples fonctions par rapport à la pauvreté de la spécialisation.

Pensons un instant à ce que certains subversifs s'obstinent à appeler un « travail politique ». Là aussi, n'est-on pas passé de la *milittance de parti* (un choix politique de vie, capable d'impliquer et de façonner toute l'existence) à un *activisme des luttes* (un engagement politique lié à des situations et des circonstances particulières) ? Et pour faire passer cette mutation, n'a-t-on pas recours à la même rhétorique, celle utilisée pour convaincre les travailleurs qu'il est beaucoup plus excitant d'être exploité d'abord dans un call center, puis dans une coopérative de nettoyage, puis sur un chantier, puis dans une entreprise de transport, plutôt que seulement à la chaîne de montage de la Fiat ? On acquiert plus de connaissances, on se fait plus d'amis, on se déplace plus, on apprend plus de choses, sans se fossiliser dans une même tâche.

Etant entendu que le travail reste une infamie qui prétend exprimer l'activité humaine, et que le fait de militer reste une spécialisation organisationnelle-hiérarchique qui prétend représenter l'action transformatrice, on ne peut s'empêcher de penser à ce que disait un homme de la qualité du dernier millénaire, pour lequel l'agir n'a jamais été une forme de politique, mais un acte de vie. Un an avant de mourir, l'anarchiste Luigi Galleani confiait à l'un de ses

correspondants toute la joie de n'avoir jamais trahi le sens qu'il avait voulu donner à sa vie : « *Tu peux donc voir que j'inaugure ma soixante-dixième année avec une certaine solennité, ce qui n'a rien d'original il est vrai, mais qui dit en dedans, à l'esprit incapable de bassesses et rétif aux plaintes comme aux frétilllements serviles, que la foi et le drapeau du premier jour sont encore ceux du dernier, ravivant toutes les raisons et les causes de l'immuabilité, de la constance, et de l'immarcescible espoir qui les supporte et les anime* ». Pour Galleani, et pour beaucoup d'autres comme lui, seuls les opportunistes, les timorés et les imbéciles peuvent changer de peau.

Quel abysse avec les caméléons d'aujourd'hui qui prétendent animer la subversion en sautant de ça de là, en se camouflant dans l'environnement, en changeant continuellement de veste, le temps d'un selfie bien étudié dans le miroir magique qui les rend beaux : celui du refus de l'« identité ». Un bien étrange refus qui se manifeste non pas à travers sa négation (je n'en veux pas), mais à travers sa multiplication (j'en veux, mais sous plusieurs formes). Bien plus que la sage intention d'éluder les attentions policières, c'est la volonté folle d'obtenir la reconnaissance sociale qui est alors suivie. Avec l'embarassant résultat que la chose qu'on achève à travers ce refus est l'individualité. Ce qui répond exactement aux exigences de l'ordre, de la discipline, de la hiérarchie. Hier on avait créé la foule solitaire, aujourd'hui on a l'individu surpeuplé.

En écoutant l'emphase des subversifs 3.0 qui repoussent toute perspective au profit de l'intensité de l'instant fugace, reviennent à l'esprit les paroles de Ferrero sur la frénésie qui frappe ceux qui « *ont esquissé à la hâte un ordre des choses désordonné et puissant, dans lequel a pris place un nouvel idéal : faire beaucoup et faire vite...* »

Mais la qualité a besoin de temps, par exemple le temps nécessaire pour étudier l'ennemi, en comprendre le fonctionnement, mettre en évidence ses points faibles, s'organiser, afin de tenter de *frapper là où ça fait le plus mal*. En dehors de cela, il ne reste que des bouffées d'adrénaline à accumuler en quantité pour tenter de dépasser l'angoisse quotidienne de vivre.



Un autre petit exemple indicatif nous est donné par le sport. Véritable spectacle de cirque organisé pour distraire la plèbe moderne de ses malheurs, pour l'amener à une cohésion nationale et au chauvinisme, et bien sûr pour lui faire les poches – et justement béni en tant que tel par tous les dictateurs de l'histoire –, le sport a été pris pour cible tout au long du XIXe siècle par des subversifs (« *un fléau à l'apparence contraire* »), par des artistes (« *les mots sport et passeport me font immédiatement penser à la mort* ») et des penseurs (« *une aliénation de masse* »). En dehors de ces hérétiques, rien sinon l'adoration collective. Et bien, le caractère essentiellement quantitatif n'a-t-il pas joué un rôle important dans la diffusion planétaire du sport ?

Comme quelqu'un l'avait déjà remarqué il y a plus d'un demi-siècle, « *une explication de notre passion pour les sports, par opposition à notre apathie envers les arts et les lettres, pourrait être que la qualité de la prestation dans les sports peut être statistiquement déterminée* ». En effet, il n'est pas difficile de comprendre que Pelé est considéré comme le plus grand joueur de football de l'histoire, en tant qu'auteur de 1281 buts marqués en 1363 matchs (une moyenne de 0,94 buts par match) et vainqueur de 3 coupes du monde, 2 coupes intercontinentales, 1 supercoupe des champions intercontinentaux, 6 championnats brésiliens, 10 championnats paulistes...

Ce genre de données est facile à trouver pour pouvoir mener de vives discussions avec les admirateurs de Maradona, ou par ceux qui en pincent pour lui, après avoir comparé les *palmarès* de leurs successeurs respectifs. C'est pourquoi les bars des sports sont toujours ouverts, surpeuplés, bruyants, et ne connaissent pas les divisions de classes.

Inversement, pourquoi donc Shakespeare est-il considéré par beaucoup comme le plus grand poète de l'histoire ? Et que penser plutôt d'un Villon ou d'un Dante Alighieri ? Conversations pour érudits en voie d'extinction, enfermés dans leur cloître. Un avis individuel sur la poésie ne peut être obtenu avec un quelconque critère numérique, il ne se mesure pas.

Mais un siècle de critiques radicales du sport n'ont vraiment rien laissé, vu qu'on assiste ces dernières années à un nouvel essor et à la diffusion du « *sport populaire* ». Le plus étonnant n'est pas tant la ferveur pour l'auto-organisation et l'autogestion de ces *cirques*, mais l'ignorance absolue des innombrables réflexions critiques sur l'essence du sport (et pas seulement sur son administration ou sa spectacularisation). Le professeur de gymnastique et sociologue Jean Marie Brohm, pour ne donner qu'un exemple, a bien entamé sa critique du sport à la suite de 1968, mais toute son argumentation *n'existe* littéralement *pas* pour des fans qui n'ont d'yeux que pour les prestations techniques des muscles prolétaires (et pour l'esprit d'équipe qu'ils nourrissent).

Fait curieux, le sport est resté le seul lieu où est rigoureusement interdit l'accès aux caméléons à deux pattes. Qui trahit son équipe de cœur est -à l'unanimité- une merde. Là oui, il est inconcevable de tourner casaque, dans ce qui (se) raconte et offre un soulagement à l'existence humaine : les acrobaties d'un ballon de cuir.

Quant aux idées, non, ces dernières ne trouvent plus place dans l'organe symbole de la vie, des passions et des émotions.

(...)



Oui, nos ennemis dessinent notre visage. Ils le font depuis toujours, c'est vrai. Mais il existe aussi depuis toujours la possibilité d'effacer leurs traits. Non seulement en restant insensibles à leurs suggestions envahissantes, mais en déminant à fond nos désirs, nos rêves, nos pensées contre le poison de la servitude volontaire. En faisant pousser la jungle là où a été fait le désert. Une œuvre immense, jamais terminée, qui recommence chaque jour à zéro.

La civilisation technologique doit être arrêtée et démolie. La vie doit être réinventée et réanimée. Entre la rationalité instrumentale qui veut dépasser ce qu'elle considère comme les limites de la nature et la foi traditionaliste qui veut les respecter, nous préférons la raison critique qui ne voit pas en elles des limites, mais bien les conditions de la vie. Si jusqu'à aujourd'hui l'être humain a surtout été le produit de ses actions, ne serait-il pas temps qu'il en devienne l'auteur ? La meilleure façon de connaître le futur est en réalité celle de le faire. Le pari lancé en ce lointain 1838 doit être repris - ceux qui s'opposent à ce monde ne doivent plus être « *les instruments aveugles du hasard ou de la nécessité, mais bien les architectes conscients de leur propre liberté* ».

Finimondo,
13 octobre 2018
(traduit de l'italien)

* Ndt : ici l'article contenait plusieurs autres extraits de Guglielmo Ferrero.

| Attaque |

Comme un compagnon le résumait plutôt bien, il faut deux choses pour agir : des idées et des moyens.

Développer et comprendre ses idées, critiquer les préjugés et les lieux communs, saisir le sens de son hostilité contre le monde qui nous entoure. Conquérir l'espace et le temps pour réfléchir, une chose qui devient toujours plus difficile dans ce monde ; discuter et approfondir avec quelques compagnons. Ne pas céder à la facilité et à la superficialité ; ne pas reculer devant les efforts qu'exigent la réflexion et l'approfondissement. Faire les choses vite ne va souvent pas de pair avec faire les choses bien. Découvrir les affinités ; vivre les ruptures inévitables ; tourner le dos à l'intégration, sa tromperie et ses promesses. Être cohérent et vaillant avec ses idées, avoir confiance en soi-même pour être capable de faire confiance à d'autres compagnons. Et ensuite, se décider à agir : composer la mosaïque de la compréhension et de la volonté pour passer à l'attaque.

A partir de là, il faut affronter des questions plus pratiques. Où puis-je assaillir et attaquer l'ennemi par surprise ? Où se trouve cet ennemi aujourd'hui, comment ne pas tomber dans le piège des fantômes et des images que le pouvoir exhibe autour de soi ? Pour frapper bien, il faut comprendre à travers quel temps et quel espace on se meut. Il faut être à l'affût pour saisir l'occasion en plein vol, mais sans attendre. L'attaque est une chose très sérieuse, mais *elle est un jeu*. Un jeu où les règles sont déterminées par la compréhension et la volonté des assaillants. On ne peut pas espérer que tout tombe du ciel

d'un coup, il faut faire les efforts nécessaires pour étudier les moyens d'attaque à notre disposition, les aspects techniques de l'objectif à détruire, les pratiques pour détourner la surveillance. L'ennemi ne fait pas de cadeaux, l'attaque est une question d'intelligence rebelle et de volonté insur-gée.

Rester encore sur la défensive signifie enterrer un peu plus la possibilité d'une transformation révolutionnaire, chaque jour pendant lequel la domination se maintient. Il s'agit de prendre l'initiative et de passer à l'assaut. Non pas pour prouver quoi que ce soit au pouvoir, ni pour attirer sur soi les projecteurs des metteurs en scène de la politique et de la représentation, mais pour frapper et détruire les structures et les hommes qui incarnent l'autorité. Comme un courant souterrain qui sape les édifices millénaires de la domination.

Si organisation il y a besoin, ce n'est qu'une simple question technique, une organisation des tâches pratiques. Les groupes d'attaque sont autonomes et indépendants, une garantie à ce que la créativité subversive ne puisse être réduite à un schéma unilatéral et figé, meilleure défense aussi contre les tentacules de la répression, meilleure situation imaginable pour rester agiles et imprévisibles. C'est uniquement à partir d'une telle autonomie que la coordination informelle et agissante est imaginable et souhaitable ; une coordination qui coïncide avec des perspectives et des projets partagés. Les petits groupes de feu ne sont pas séparés de l'ensemble des activités révolutionnaires, ils en font partie. L'archipel des groupes de combat

autonomes livre une guerre diffuse qui échappe à tout contrôle, représentation et encerclement par la domination.

Personne ne peut croire que la révolution sociale et la subversion soient uniquement l'œuvre des groupes d'action. Ils ne sont ni plus, ni moins que ce qu'ils sont et ce qu'ils sont capables de faire : un peu de levure dans la fermentation sociale, un peu de courage et de détermination face à la résignation et à la collaboration, quelques suggestions par rapport à l'identification de l'ennemi, et des destructeurs acharnés et passionnés.

Mais individuellement, c'est alors la grande aventure d'une vie conçue comme révolte qui commence, le doux sentiment de palper parfois la cohérence entre ce que nous pensons et ce que nous faisons.

La révolte, c'est la vie.

[A partir de *Salto, subversion & anarchie* n°3 (Bruxelles), novembre 2013]

Oui, je suis anarchiste, et les épithètes de « fou » et de « détraqué » que les opinions m'attirent, ne me chagrinent point. Ceux qui ont fait « un pacte avec la mort » n'ont pas à s'inquiéter de traits inoffensifs.

Qu'est l'anarchie ? « La vie sans maîtres », pour la société aussi bien que pour l'individu, l'accord social, provenant non de l'autorité et de l'obéissance, de la loi et de ses sanctions pénales, mais de l'association libre des individus et des groupes, conformément aux besoins et aux intérêts de tous et de chacun. Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetisse. Des deux côtés, comme tyran ou comme esclave, comme préposé ou comme subordonné, l'homme s'amoindrit. La morale qui naît de la conception actuelle de l'État, de la hiérarchie sociale, est forcément corrompue. « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse », nous ont enseigné les religions, elle est le commencement de toute servitude et de toute dépravation, nous dit l'histoire.

... Certes, si vous voulez « réussir dans le monde », ne soyez point anarchiste. Obéissez gentiment, vous arriverez peut-être à commander un jour. Vous aurez des valets, et des pleutres viendront vous dire que vous êtes beau et que vous avez du talent. Mais si vous tenez, avant tout, à savoir la vérité et à régler votre vie d'après elle, pensez pour vous-même, passez les ordres reçus, les conventions et les formules traditionnelles, les lois faites pour protéger le riche et pour émasculer le pauvre, soyez votre propre professeur et votre maître, et peut-être qu'on vous appellera « fou », « détraqué », mais au moins votre vie sera bien vôtre et vous aurez la joie parfaite de connaître des égaux et des amis.

Élisée Reclus

(Extrait d'une lettre posthume)
18 juillet 1892

| Revues, livres & journaux |

Claudio Lavazza, *Ma peste de vie*
ed. l'Assoiffé (Marseille), septembre 2018,
288 p.

« Depuis que j'ai passé les portes de la prison de Jaén II, il y a dix ans, le désir m'est venu de laisser une trace de mon passage, parce que je suis convaincu de l'importance des livres en tant que mémoire historique, pour ne pas oublier... Mais mon travail ne servirait à rien si l'on se limitait à une lecture simple et agréable, seulement pour vaincre l'ennui, et il aiderait peu le développement individuel et collectif si l'on ne recueillait pas de ces écrits un enseignement constructif pour ne pas répéter les mêmes erreurs... Cependant, mon expérience de lutte n'est pas uniquement jalonnée d'erreurs, il y a et il y a eu des moments exaltants, et c'est sur ceux-ci que je voudrais concentrer l'intérêt des lecteurs et lectrices. »

Après sa publication en espagnol et en italien il y a quelques années (2010 et 2011), voilà cette autobiographie de Claudio Lavazza enfin accessible aussi aux francophones. A travers la narration de sa vie, Claudio nous fait traverser plusieurs décennies, plus ou moins marquées par d'importantes restructurations sociales. On suit ses traces de jeune rebelle participant aux mouvements prolétaires dans l'Italie des années 70, son passage dans la clandestinité, les expériences de lutte armée. Contrairement à ceux qui ont voulu « fermer » l'époque de l'affrontement en armes, Claudio cherchera et trouvera dans les années 80 de nouveaux sentiers pour continuer la lutte pour la liberté et contre l'État et le capital. Arrêté en 1996, après



de longues d'années en clandestinité, suite à un braquage de banque à Cordoba (Espagne) ensemble avec d'autres anarchistes, il se voit condamné à une peine astronomique (en plus du braquage, deux flics sont restés sur le carreau ce jour-là). Une nouvelle étape commencera : celle de la lutte en prison, notamment contre les quartiers d'isolement FIES, une lutte où l'affrontement ira de pair avec beaucoup de souffrance, de tabassages de rebelles morts derrière les barreaux, mais aussi d'un fort désir de liberté, d'une solidarité à l'extérieur qui cherche à se frayer un chemin – non sans s'égarer aussi à des moments –, d'un approfondissement de la critique de la prison et sa fonction dans ce monde.

Depuis juillet de cette année-ci, Claudio se trouve dans une prison française, extradé par l'État espagnol pour affronter aujourd'hui un procès pour le fulgurant braquage de la *Banque de France* à Saint-Nazaire en 1986. En plus de ce qui lui reste encore à purger en Espagne, il est également condamné par deux fois à la perpétuité en Italie. Si ce livre permet un certain regard sur la vie de cet infatigable combattant, de cet anarchiste et expropriateur, de cet amant de la vie, on ne devrait pas fixer notre attention sur le seul passé (certes important à comprendre) : prenons-le plutôt comme une inspiration pour affronter, avec davantage de détermination et de courage, ce présent insipide. Prendre connaissance et défendre les expériences du passé, se solidariser avec ces rebelles qui sont encore en train de purger

de longues peines, ne peut que renforcer notre volonté pour passer, une fois de plus, à l'attaque de ce monde mortifère.

Pour commander ce livre (10 euros), on peut écrire à lassoiffe@riseup.net



Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Les femmes, les corps et l'accumulation primitive*, ed. Entremonde & Senonevero (Genève/Marseille), 2e ed. mars 2017, 368 p.

Sorti en 2004 en anglais puis publié en français en 2014 par les tenants de la communisation, ce livre écrit par Silvia Federici est devenu un *best-seller*, ce qui a sans doute impulsé la réédition de 2017. Si l'intelligentsia française a tout de suite tressé des louanges à cet ouvrage dont l'origine était de montrer « *comment le capitalisme a créé la figure de la femme au foyer* », en lien avec la lutte historique de l'auteure en faveur de l'obtention d'un salaire payé par l'État pour le travail domestique, c'est aussi dans les milieux contestataires qu'il a été lu avec avidité. Particulièrement apprécié par les courants du « *féminisme matérialiste* » comme de « *l'intersectionnalité* », l'ouvrage tente de dresser une étude historique qui, fondamentalement, relie les restructurations de la société paysanne post-médiévale en Europe en termes de rapports sociaux entre hommes et femmes au capitalisme naissant, en se penchant plus précisément sur la « *chasse aux sorcières* ».

Federici, professeure émérite de philosophie à l'université Hofstra de New York, analyse la « *chasse aux sorcières* » comme une attaque généralisée du capitalisme patriarcal contre les femmes, la qualifiant de « *génocide* » à l'instar des exterminations de populations lors de la colonisation. D'abord entraîné par la lecture de

l'ouvrage, de sérieux doutes ont pourtant commencé à s'emparer de nous au fur et à mesure. Par exemple lorsque Federici nous balance des chiffres impressionnants, parlant de « *centaines de milliers de femmes tuées* » lors de cette « *chasse* ». Sans pour autant nous fier aveuglement à l'historiographie existante, il faut quand même dire qu'il s'agit là d'un chiffre multiplié par 10 de ce qui est communément admis. Et que « *les femmes* » n'étaient pas les seules à finir sur les bûchers de la répression et de l'obscurantisme : si les mises à mort pour « *sorcellerie* » visaient bien sûr en grande majorité les femmes, entre 20 et 30% des exécutés (en fonction du pays ou de la région dont on parle) étaient des hommes, ce qui est loin d'être marginal. Que les accusations de sorcellerie (dans le passé, mais aujourd'hui encore comme dans certaines contrées en Afrique, en Asie ou en Amérique-Latine) relèvent souvent d'une façon pour se débarrasser de celles et ceux qui, pour une raison ou une autre, ne rentrent pas dans les cadres (en plus d'autres raisons, disons plus « *banales* », de basse vengeance, de conflits d'intérêts, de compétition, de jalousie, de haine pure et dure), nous semble assez incontestable. Mais c'est une autre chose encore d'affirmer en parlant de la fin du Moyen-Age en Europe, que nous sommes en présence d'un *génocide* perpétré par un nouveau patriarcat pour éradiquer le matriarcat primitif au sein des communautés paysannes... En fait, le livre regorge d'affirmations présentées comme des vérités historiques, mais qui s'appuient sur bien peu d'éléments ou, selon les propres dires de Federici, sur des « *preuves indirectes* ». Mais passons...

Ce que Federici ne semble pas assez prendre en compte, c'est qu'à cette époque-charnière ne naissait pas seulement le capitalisme, introduisant de nouveaux modes de production et une nouvelle conception de la propriété,

mais également l'État moderne. Partout, la naissance des États s'accompagna de guerres civiles, d'exterminations de populations et d'écrasement de révoltes, dont la « guerre des paysans » est sans doute la plus connue et documentée (voir par exemple les deux ouvrages de Maurice Pianzola, réédités en 2015 chez Héros-Limite et L'insomniaque). S'il y avait une très forte tendance millénariste ou hérétique dans ces mouvements de révolte, aspirant plus ou moins tous au retour de « l'Age d'Or » biblique, y transparaissent aussi une profonde volonté d'émancipation des cadres étroits du féodalisme, de l'exploitation, des rapports sociaux existants, y compris entre hommes et femmes.

Si Federici relie fort justement les évolutions scientifiques et philosophiques (rationalisme, humanisme, théories de l'État), la médicalisation du corps des femmes (des hommes et des enfants aussi !), les modifications dans les modes de vie familiaux (grosso modo, de la communauté paysanne vers la famille nucléaire – mais ce processus va prendre des centaines d'années tout de même), elle ne fait par contre qu'enfoncer des portes ouvertes quand elle souligne que les États naissants vont mener... des politiques natalistes. C'est bien sûr dans la nature même de l'État de vouloir établir un contrôle sur sa population et sa croissance. Cela va notamment de pair avec la réintroduction (certes adaptée) du code romain et ses stipulations sur le mariage, le rôle de l'homme et de la femme dans la famille, le rapport aux enfants, là où les mouvements de révolte millénaristes avaient proposé bien d'autres formes de rapports – plus libres, si on peut dire.

En fin de compte, à la place du schéma marxiste revisité de l'auteure (notamment sur l'apparition du « travailleur libre »), qui persiste tout de même à suivre la mé-

canique du vieux maître de façon convenue (les trois étapes avec le féodalisme comme mode de production intermédiaire entre l'esclavagisme antique et le capitalisme, l'existence d'un matriarcat primitif comme il aurait existé un communisme primitif, etc.), on pourrait tout aussi bien comprendre cette période à partir d'un autre fil, celui proposé par Rudolf Rocker : le conflit entre deux visions du monde, l'une tendant vers la décentralisation, l'autre vers la centralisation. Que dans ce processus, les femmes aient perdu en autonomie (ce qui ne signifie pas non plus que les rapports paysans médiévaux étaient des rapports libres et magnifiques, ou que les connaissances d'une autre médecine suffisaient pour enrayer les épidémies meurtrières comme la peste, ou qu'un rapport mystique au monde soit un rapport sans brides comparé au rapport rationaliste) est alors clair, mais ceci ne s'explique qu'au sein d'un vaste mouvement de dépossession de l'ensemble de la population.

Caliban et la sorcière contient des passages intéressants et importants qui peuvent enrichir notre vision historique. Cependant, le problème fondamental, qui n'est pas abordé en tant que tel dans cet ouvrage, reste à notre avis la question du pouvoir. Celui-ci passe évidemment par les divisions de genre, notamment pour échauffer l'État moderne. Mais les génocides qui ont accompagné la naissance de l'État, n'ont ni seulement, ni principalement visé les femmes et leur condition... Les assises de l'État moderne reposent sur un énorme tas de cadavres, bien au-delà de telle ou telle forme d'exploitation, un tas qui ne fait que grandir, jour après jour.

